

MICHEL
PAGEL

LES FLAMMES
DE LA NUIT

L'INTÉGRALE

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Extrait de la publication

– C'est une femme, dit la fée jaune. Mais elle sera l'être humain le plus intelligent ayant jamais foulé le sol de Fuinör. Et si les hommes ne lui obéissent pas, elle les détruira !

Afin que le triomphe fût total, nul ne devait se rendre compte de ce qui arrivait. Modifier les vibrations des paroles de la fée, transformer pour tous la phrase en son contraire, n'avait été qu'un jeu d'enfant. Ensuite, l'enchanteur avait relâché son emprise, non sans avoir placé un verrou dans l'esprit de son ennemie. Elle aussi croirait avoir condamné Rowena à la stupidité. Plus grande encore serait sa surprise quand viendrait pour l'intelligence le jour de la rébellion.

Épuisé par son effort mais satisfait, l'enchanteur avait observé le départ des fées puis s'était transporté jusqu'au cœur de la forêt. À présent, il avait tout le temps de recouvrer ses forces !

LES FLAMMES DE LA NUIT

MICHEL
PAGEL

LES FLAMMES
DE LA NUIT

L'INTÉGRALE

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
sous la direction de Gilles Dumay

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie*

© 2000, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-24995-6
B 24995-1

Prologue

*She burn'd with love, as straw with fire flameth ;
She burn'd out love, as soon as straw out-burneth ;*

WILLIAM SHAKESPEARE, *The Passionate Pilgrim*

Dix années, le soleil jaune avait brillé sur le pays de Fuinör.

Dix années de rêve, le bleu du ciel s'était reflété dans l'océan, dont déferlaient les vagues sur des plages au sable doré. Dix années d'espoir, le cœur des forêts avait été marqué d'un vert profond. Dix années d'amour, au château du roi, le teint des gentes dames s'était orné de rose. Dix années de haine, le sang des blessés avait coulé pourpre.

Quand parut la dernière aube de la décennie, l'enchanteur arriva au seuil de la contrée du miroir.

Il avait quitté son domaine forestier depuis de longues journées pour accomplir ce pèlerinage à la nature, au miroir, comme il le faisait tous les dix ans, chaque fois que changeait le soleil.

D'ordinaire, s'il lui arrivait de parcourir Fuinör, l'enchanteur adoptait la forme que lui dictaient les circonstances : bouffon, guerrier ou simple voyageur. Parfois, il prenait l'apparence d'un animal sauvage et partageait la vie de ses frères d'un jour sans se soucier des créatures humaines.

Il avait même revêtu en quelques occasions l'aspect d'une femme à peine voilée, dont la danse attirait les chevaliers imprudents en des lieux connus de lui seul, pour des desseins qui étaient siens. Comme on n'avait jamais revu les malheu-

reux, on les avait supposés emportés tout droit dans la contrée de la mort.

Ainsi naissaient les légendes. L'enchanteur se plaisait à en créer de nouvelles : il ne se lassait pas d'attiser l'imagination et la crédulité des hommes.

Il lui était donc permis de voyager sans que nul pût supposer sa véritable nature ; mais pour le pèlerinage, il ne s'accordait jamais pareille facilité. Ce jour-là, tous les masques devaient tomber, ne laissant plus en étroite communion que la terre, le soleil, le miroir et lui.

L'enchanteur avait cheminé sous la forme qu'il chérissait le plus, ainsi qu'il était apparu sur Fuinör au jour de la création : noble vieillard à la barbe blanche, vêtu d'une longue robe de soie immaculée. Peut-être aimait-il cette apparence entre toutes car elle restait inchangée, hormis la couleur de sa peau, quel que fût le soleil qui brillait.

En traversant la contrée des semailles, depuis la lisière de la forêt, il avait marché sur un sol durci par le froid, peinant à chaque pas, malgré le bâton noueux dont il s'aidait. C'était la saison des neiges, la plus dure, la plus meurtrière. Chaque année, les tempêtes faisaient des ravages parmi les serfs qui peuplaient la contrée.

L'enchanteur ne pouvait pas mourir, bien sûr, mais lorsqu'il en décidait ainsi, il connaissait la souffrance. Le pèlerinage était pour lui l'occasion de vivre une expérience purement humaine.

Quand venait la nuit, il allait frapper à la porte d'une cabane de serfs, un de ces taudis en bois et en boue séchée qui semblaient prêts à s'effondrer au moindre souffle de vent. Là, il demandait une hospitalité qu'on lui accordait volontiers, car telle était la coutume – telle était la loi. Et si d'aventure on s'enquérait de qui il était, d'où il venait, il ne répondait pas.

La contrée du miroir était le centre du monde, cela chacun le savait. Les serfs et les soldats disaient que c'était à cause du

château qui y dressait les murailles abritant le roi, la reine et la cour. Ceux-là n'avaient jamais assisté au changement de soleil, n'avaient même jamais vu le miroir. Leur vie reposait entre les mains du souverain et ils n'imaginaient pas que pût exister un pouvoir supérieur au sien.

Les nobles, eux, savaient ce qui se produisait là : ils savaient qu'y resurgissait la vie et croyaient que l'univers ne pouvait prendre sa source en un autre lieu.

Quelques fous racontaient que le miroir était un passage menant au pays des fées, mais personne ne les écoutait.

L'enchanteur était un cas unique – à moins que l'on ne considérât les fées elles-mêmes, et qui pouvait dire ce que pensaient les fées ? Il *savait* que la contrée du miroir était le centre du monde, car il était le seul à posséder une carte complète de ce dernier, dessinée durant les toutes premières années de son existence, la toute première décennie du soleil pourpre.

Roseaux, hautes herbes et broussailles entouraient le miroir. Il était difficile de savoir où finissait la terre ferme et où commençaient les eaux de ce grand lac circulaire dont la surface sans ride réfléchissait l'image du monde – prouvant ainsi que son nom n'était pas le simple fruit d'une légende colportée par les ménestrels.

Jadis, certains chevaliers trop aventureux s'étaient avancés sur ses berges pour mieux contempler la renaissance des couleurs. Leurs chevaux avaient perdu pied et leurs armures les avaient entraînés au fond des eaux tranquilles. Depuis, chacun restait à bonne distance du lac, le respectant comme une force naturelle qui pouvait aussi bien donner la vie que la reprendre.

L'enchanteur n'avait cure de ces précautions : le miroir était son ami. Après le sol enneigé, la surface de l'eau s'étendait tel un tapis soyeux sous ses pas.

Lorsqu'il parvint au centre du lac, le soleil arrivait au zénith. Le changement était pour bientôt. L'heure revenait pour les Héros de tirer leur épée face à la mer.

L'enchanteur leva les bras vers le ciel en une invocation muette. Son regard plongea au cœur de l'astre jaune.

Maintenant !

De tous les points de l'horizon naquirent des milliers de rayons lumineux, voilant presque le firmament. Ils convergèrent vers le soleil et l'atteignirent au même instant, pour s'y englober. L'astre parut frémir. L'espace d'une pensée, la couleur qui allait être sienne s'y refléta, puis le jaune reprit ses droits. Toute la lumière se focalisa en un seul rayon gigantesque qui fusa à la verticale et vint frapper la surface du miroir, nimber l'enchanteur d'une aura éclatante.

Une fois encore, les Héros s'étaient unis pour que vive le monde.

Les eaux du lac entrèrent en ébullition, comme si une lutte gigantesque s'était jouée en leur sein. L'enchanteur riait, empli d'une joie qu'aucune autre ne pouvait égaler. Il riait tel l'enfant que faisait de lui la nature chaque fois que le soleil plongeait au fond du miroir pour en rejaillir transformé.

Il y eut une vague, une seule formidable vague, non pas d'eau mais de lumière, qui prit son essor au centre du lac et fila vers le ciel, voulant recouvrir l'univers entier de son spectre nouveau-né. Et tout changeait sur son passage, du plus minuscule brin d'herbe au doyen des grands chênes, du visage des serfs à celui, convulsé, de la reine prête à enfanter.

Quand la vague s'apaisa, le monde était toujours le même, et pourtant chaque être, chaque chose avait subi la métamorphose. La neige fondait. Une nouvelle saison des fleurs pouvait commencer.

Dix années, le soleil vert brillerait sur le pays de Fuinör.

Dix années de rêve, l'indigo du ciel se refléterait dans l'océan, dont déferleraient les vagues sur des plages au sable

émeraude. Dix années d'espoir, le cœur des forêts serait marqué d'un bleu profond. Dix années d'amour, au château du roi, le teint des gentes dames s'ornerait de pâle orangé. Dix années de haine, le sang des blessés coulerait vermillon.

Pourtant, l'enchanteur savait que cette décennie marquait une rupture, à cause de l'enfant qui allait naître.

Il contempla une dernière fois son reflet au sein du miroir puis se changea en aigle et prit son essor en direction de la forêt.

PREMIÈRE ÉPOQUE

La sorcière

*First Witch : When shall we three meet again ?
In thunder, lightning or in rain ?*

*Second Witch : When the hurlyburly's done,
When the battle's lost and won.*

Third Witch : That will be ere the set of the sun.

WILLIAM SHAKESPEARE, *Macbeth*

1.

Rowena vint au monde quelques heures après que le soleil fut devenu vert. Sa naissance arrivait dix jours avant la date prévue, ce qui en soi était exceptionnel, si bien que le médecin de la cour – maître Aquarius – fut mandé en toute hâte au chevet de la reine. C'était un vieil homme au cheveu rare, toujours revêtu du costume de sa charge : ample robe et chapeau pointu qui venaient tous deux d'échanger leur violet contre du pourpre. Maître Aquarius ne songeait plus à s'en émerveiller : au cours de sa longue existence, il avait vu le soleil adopter les sept couleurs, ses habits se modifier en harmonie avec le monde, et il se gardait de seulement ressentir une préférence pour l'une ou l'autre décennie. Fuinör était ainsi que l'avaient fait les dieux ; il n'appartenait pas aux hommes d'émettre un jugement sur leur œuvre.

Quand maître Aquarius arriva dans la salle d'accouchement, le souverain, assis au bord du lit, tenait la main de son épouse pour la reconforter.

La pièce immense, tapissée des sept tentures symbolisant le mouvement immuable de la vie, n'était illuminée que par le feu qui crépitait au sein d'une cheminée de pierre. Les flammes, métamorphosées avec le soleil, jetaient des reflets verts sur les draps où se débattait la reine dans les douleurs de l'enfantement.

Près du foyer, une servante aux cheveux blancs faisait chauffer un chaudron empli d'eau. Elle salua l'entrée du vieux médecin d'un signe de tête indifférent.

Maître Aquarius s'approcha du roi.

– J'ai fait aussi vite que j'ai pu, sire, dit-il. Si vous voulez bien vous retirer, à présent...

Turgoth, troisième du nom, leva vers lui des yeux hagards. Ses traits tirés laissaient deviner son anxiété.

– Tout se passera bien, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait un peu.

Il ne s'agissait pas d'une vraie question : le souverain ne cherchait qu'un peu de réconfort.

– Je ferai l'impossible, assura Aquarius. Tranquillisez-vous. (Comme la reine laissait échapper un cri de souffrance, il ajouta :) Je vous en prie, sire, laissez-nous !

Turgoth pressa une dernière fois la main de son épouse, tenta de lui sourire puis, à regret, quitta la pièce.

Dès qu'il fut sorti, le médecin tira les draps au pied du grand lit à baldaquin. Il eut un geste plein de douceur, de respect, pour remonter la chemise de la reine et découvrir son ventre distendu.

– N'ayez crainte, madame, dit-il. J'ai accouché bien des femmes, dont la propre mère du roi, et les choses se sont toujours déroulées normalement. Faites-moi confiance.

La reine n'avait pas encore trente ans, et bien entendu c'était son premier accouchement. Elle ne manquait toutefois pas de courage. Solidement constituée, elle ne s'était jamais plainte au cours de sa grossesse. Décidée en outre à supporter avec stoïcisme tout ce qui accompagnerait la naissance de son enfant, elle ne criait que quand la douleur la surprenait, l'empêchant de serrer les dents à temps.

– J'ai foi en vous, maître Aquarius, affirma-t-elle.

Ses traits se crispèrent sous l'effet d'une nouvelle contraction.

– Vite, Angiosta ! s'écria le médecin. L'eau et les linges !

La reine est morte en mettant au monde la princesse Rowena. Les fées sont venues et ont décidé : la princesse chantera à ravir, elle jouera avec grâce de tous les instruments de musique, elle sera suprêmement habile de ses mains, elle épousera un fier et puissant chevalier, lui donnera un enfant et enfin elle sera stupide, dédaignera les affaires de la politique ou des sciences pour se consacrer aux arts innocents, puis à ses fonctions d'épouse.

Mais l'Enchanteur en a décidé autrement, il a transformé le dernier enchantement de la fée jaune : Rowena sera l'être humain le plus intelligent ayant jamais foulé le sol de Fuinör et si les hommes ne lui obéissent pas, elle les détruira !

Ainsi le destin d'un monde est-il scellé, ainsi vont pouvoir rugir les flammes de la nuit, et la princesse, bannie dans la contrée de la folie à cause de son intelligence et de sa rébellion, deviendra la plus puissante des sorcières.

C'est avec une étonnante virtuosité que Michel Pagel transforme le conte de fées en une tragédie shakespearienne, pleine d'intrigues, de magie, d'empoisonnements, de secrets séculaires et de batailles, évidemment.

Illustration de couverture
Sandrine Gestin

Michel Pagel est l'auteur d'un polar fantastique étonnant : *Nuées ardentes* (Bifrost/Étoiles Vives) et de nombreux ouvrages au Fleuve Noir, dont *L'Équilibre des paradoxes* (prix Julia Verlanger 2000) et *Orages en terre de France*, qui furent tous deux remarqués par la critique. Quand il ne s'amuse pas à mélanger les genres avec bonheur, il traduit Joe Haldeman, Peter Straub et autres fines plumes de la littérature anglo-saxonne.

LUNES D'ENCRE
DENOËL

B 24995 1 4.00
ISBN 2.207.24995.6
149 FF TTC



Extrait de la publication